

Secrets d'écriture

FRANÇOISE BOURDIN

Des histoires
qui vous ressemblent



Françoise Bourdin
avec la collaboration de Valérie Rossellini

Des histoires qui vous ressemblent

~R le Robert
PLON



OUVERTURE

La nuit provençale est douce, on entend les grillons. C'est une belle soirée d'été dans le théâtre antique d'Arles. Je dois avoir aux alentours de sept ans. Les arènes sont bondées. Avec mon père et ma sœur, nous n'avons trouvé qu'un petit bout de gradin pour nous installer, dix centimètres par fesse. Le silence, soudain, se produit et la représentation de *Mireille*, l'opéra de Gounod, peut commencer. La mise en scène est époustouflante : 200 figurants, l'orchestre qui tonne, des gardians qui entrent à cheval sur la scène. Je suis emportée dans ce spectacle grandiose. À la fin, la chanteuse lyrique qui incarne Mireille meurt d'insolation dans le désert de la Crau. Elle s'effondre sur la scène. Tandis que le public se lève et applaudit à

tout rompre, transporté par l'admiration, je pleure et je hurle comme une sirène. Une vague d'émotion m'envahit. Mon père n'arrive pas à me calmer, à me raisonner. Pour le public, c'est Mireille qui est couchée par terre. Pour moi, c'est ma mère qui gît sur la scène, morte d'insolation. Difficile pour la petite fille sensible que je suis de discerner la fiction de la réalité. En la voyant se relever, je suis follement soulagée et je comprends qu'il existe des mondes imaginaires, que tout n'est pas réel. Ce souvenir est très représentatif de l'enfance que j'ai vécue. Cette période est fondatrice de ma vocation d'écrivaine, à bien des égards.



PREMIER ACTE

Crescendo

Une enfance de conte de fées

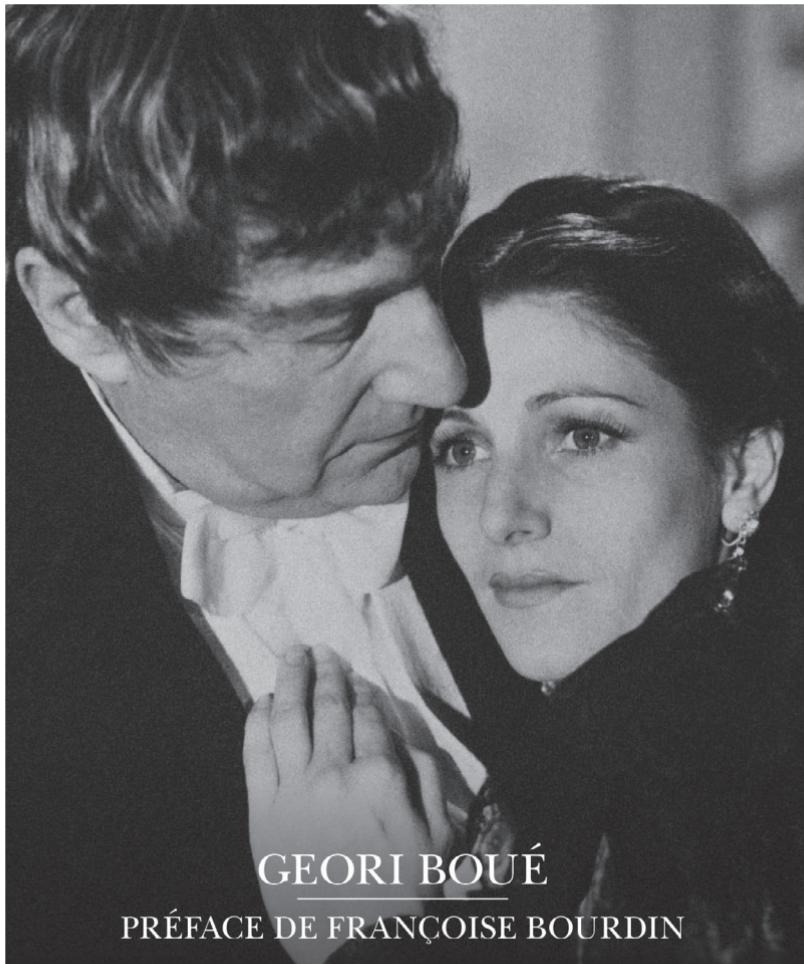
Fille de deux chanteurs lyriques célèbres, Geori Boué et Roger Bourdin, j'ai vécu jusqu'à l'âge de huit ans un véritable conte de fées. Ma mère était une artiste exceptionnelle ; elle avait décroché tous les prix au conservatoire de Toulouse, de harpe, de piano, de chant, alors qu'elle n'avait que 16 ans. Issue d'un milieu simple, elle avait débuté au Capitole de Toulouse, puis était montée à Paris, entrée à l'Opéra-Comique, et avait ensuite poursuivi une carrière fabuleuse partout dans le monde, de la Scala à New York... Mon père, lui aussi

immensément talentueux, était un homme d'un autre siècle. Bien plus âgé que ma mère, il était d'une élégance absolue. Il s'adressait très gentiment à tous ceux qu'il croisait à l'opéra. Il ne faisait aucune distinction entre les machinistes ou les accessoiristes et le chef d'orchestre ou le directeur. Sa parfaite éducation, sa parfaite humanité en faisaient un modèle.

Mes parents menaient une vie incroyable. Dans l'hôtel particulier où nous habitions à Neuilly-sur-Seine, ma sœur et moi les voyions répéter leurs rôles, mais aussi aller et venir, essayant sans cesse des costumes, des chapeaux à plumes, des capes, ajustant des crinolines, arborant épées et éventails. Ils participaient à un bal costumé tous les jours et semblaient follement s'amuser, plus que les enfants ! Cela nous donnait envie de grandir. Si le monde des adultes ressemblait à cela, ce devait être formidable. Avec ma sœur, nous passions nos jeudis – à l'époque, dans les années 1960, les enfants n'allait pas à l'école le jeudi, et non le mercredi – dans la plus grande pièce de la maison, qui était occupée par notre couturière à plein temps. Une vraie caverne d'Ali Baba, où nous pouvions nous déguiser à l'envi. Nos poupées venaient de partout dans le monde, rapportées de tournées triomphales en Russie, au Brésil, au Mexique. Je flottais dans

un monde enchanteur, spectatrice de la vie merveilleuse de mes parents. Presque chaque soir, quand ils n'étaient pas sur scène, se tenaient des dîners à la maison, avec des journalistes et des invités célèbres, comme Sacha Guitry.

J'observais tout depuis la cuisine, par l'entrebaïlement de la porte. Les enfants ne participaient pas aux réunions des adultes à cette époque. J'ai connu aussi les coulisses de l'Opéra de Paris, sa folle machinerie, les admirateurs aux portes des loges, le fond sonore du piano quand les chanteurs répètent, les chuchotements et l'ombre qui contrastent avec l'atmosphère survoltée et la lumière de la scène.



GEORI BOUÉ

PRÉFACE DE FRANÇOISE BOURDIN

SACHA GUITRY
ET LA MALIBRAN

la tour verte

☞ Ma mère, Geori Boué, avait tenu le rôle principal féminin dans le film de Sacha Guitry, *La Malibran* (1944).

Cet univers a été particulièrement propice au développement de mon imagination. Mes parents ressemblaient à des personnages romanesques, et l'opéra me racontait des aventures humaines mêlant passion, amour, chagrin, tragédie. Avant même de savoir lire, je vivais dans un monde merveilleux, peuplé de belles histoires. Mais il existe une limite à la magie. La célébrité et la folle vie de mes parents avaient mis la barre assez haut. Qu'allais-je bien pouvoir faire comme études et comme métier, pour vivre une existence aussi incroyable que la leur ? Comment être au niveau ? Comment trouver sa voie quand on vit une enfance aussi magique ? *A fortiori* quand, brutalement, à huit ans, la veille de Noël, les lampions de la fête s'éteignent.

Ma mère, tout entière happée par sa carrière, est partie tracer sa route, sans regarder à côté, loin de mon père, loin de ma sœur, loin de moi. Partie vivre sa vie de diva sur les plus grandes scènes du monde entier, en nous laissant un cadeau d'adieu : un caniche au pied du sapin. Une petite chienne, ridiculement nommée « Jolie Belle », rapidement

rebaptisée « Bebelle », que j'ai tout de suite aimée passionnément. J'ai déversé tout mon chagrin de petite fille sur elle, je la prenais sans cesse dans mes bras, mettais la tête dans son panier. Mon père a été brisé, il a cessé de chanter sur scène pour devenir professeur au conservatoire, nous avons déménagé dans un appartement du XVII^e arrondissement de Paris. L'habilleuse de mes parents est restée avec nous, ainsi que ma tante (la sœur de ma mère) et son mari. Une famille un peu bancale donc, mais formidable !

Boulimie de lecture

Dans la maison de campagne, où ma sœur et moi passions trois mois tous les étés, mon père possédait une impressionnante bibliothèque. Aucun ouvrage ne nous était interdit. Comme nous étions dans les années 1960, il n'y avait presque rien d'autre à faire que de lire des livres pour tuer l'incommensurable ennui des grandes vacances. Pas de tablette, pas d'ordinateur, pas de téléphone, pas de PlayStation à l'époque !

C'est ainsi que j'ai découvert Colette. Le titre *La Chatte* m'avait tapé dans l'œil, car j'étais passionnée par la nature et les animaux. J'étais donc persuadée de me plonger dans une histoire de chats. En réalité, ce n'était pas le cas, puisque *La Chatte* raconte une tragédie amoureuse avec trois personnages : Alain et Camille qui forment un couple de jeunes mariés d'une part, et d'autre part, Saha, la chatte plus aimée que l'épouse, et qui devient sa rivale. Cette lecture fut d'une certaine manière fondatrice de mon intérêt profond pour les histoires de famille. J'y découvris que, dans une famille, toutes les situations sont possibles, même la jalouse d'un humain pour un animal. La matière promettait d'être infinie.

Et surtout, sans forcément en avoir une conscience claire, car j'étais encore trop jeune, j'ai pressenti la capacité exceptionnelle de Colette à utiliser le mot juste. Elle exploite magistralement la nuance, la subtilité de la langue française. En relisant Colette, des années plus tard, j'ai réalisé à quel point il est impossible dans ses textes de remplacer un mot par un autre. Aucun synonyme ne vaudrait les mots qu'elle a choisis. Par exemple, dans *Dialogues de bêtes*, Colette écrit : « Les instants d'or de ce beau jour lent et pur. » Ou encore, dans

L'Étoile Vesper : « Pour le seul printemps nous devenons pareils à l'oiseau sous l'auvent de tuile, pareils au cerf lorsqu'une certaine nuit il respire, dans la forêt d'hiver, l'inopiné brouillard que tiédit l'approche du temps nouveau. » Qui d'autre saurait le dire aussi bien que cela ?

À la même époque, j'ai aussi lu plusieurs autres livres de Colette, dont *Chéri*, qui n'était pas du tout de mon âge ! Elle y décrit les rapports de Léa, une courtisane de près de 50 ans, avec son jeune amant, Fred, dit « Chéri ». J'ai été happée par le texte, tout y est juste, dit avec peu de mots et une certaine pudeur. Tout au long de ma carrière d'écrivaine, c'est ce style incisif, pas pompeux, précis et délicat, celui de cette grande dame, de ses œuvres lues dans ma préadolescence, qui m'a servi de guide. Aujourd'hui, si les thèmes de Colette ont vieilli, son style lui, reste un modèle.

Colette a fait partie de mes premières lectures,  et encore aujourd'hui, il m'arrive de relire certaines de ses œuvres. Je trouve ses livres souvent réjouissants, et toujours magnifiquement écrits, avec élégance et simplicité. Colette admirait le grand chanteur qu'était mon père. Elle lui a dédicacé cet ouvrage, *La Naissance du jour*, qui se trouve toujours dans ma bibliothèque.

Pour Roger Bourdin,
que j'ai vu naître ;
mais comme il a
grandi, — dans le
sens le plus glorieux

La naissance

du jour

du mot, bien entendu
en souvenir de

Colette

« La famille est un champ infini, un sujet inépuisable. Elle constitue la matière romanesque par excellence, car elle représente une société en réduction, avec ses secrets, ses passions, ses rancœurs, ses rivalités, ses jalousies, ses mesquineries. Elle est aussi le refuge ultime. Mes personnages se confrontent à l'existence, avec ses bons et ses mauvais moments, ils ne lâchent rien. Cette leçon de vie est le fil rouge de toute mon œuvre. »



Françoise Bourdin, reine de la saga familiale, a publié une cinquantaine de romans. Dans cet ouvrage, elle nous invite en toute intimité à partager sa vie, son parcours, et nous fait découvrir les coulisses de son écriture.



Rayon littérature

Prix éditeur : 14,90 €

A standard linear barcode is located in the bottom left corner of the page. Below the barcode, the number "9 782321 017370" is printed.

Le Robert

PLON